

trines désastreuses, et se font les apologistes de toutes les causes qui mènent l'art à sa perte. Et au nombre de ces causes n'hésitons pas à placer en première ligne l'imitation de la nature comme but. Certes, le rôle assigné par l'art à cette imitation, aux grandes époques de ses gloires, était assez large, sans chercher à en faire le but unique. Cette doctrine devait du reste nous conduire fatalement à cet état de chose qui est plus que de la décadence. On a commencé d'abord par imiter, en choisissant de belles choses; on a continué en ne choisissant plus du tout, et de conséquence en conséquence, pour ne pas faire ce qui avait été fait, on en est arrivé à choisir le laid, le trivial et on en est allé plus loin encore. Eh puis avec un orgueil ! qui n'a pas de nom, on a appelé ceci du réalisme, fausse dénomination qui outrage le bon sens et la raison, et contre laquelle je regrette de ne pas avoir assez de verve pour protester. Le réalisme ! Mais il se compose de bien et de mal, de beau et de laid, de vrai et de faux. Phidias et Parrhasius, Donatela et Giotto, Raphaël et Titien, Jean Goujon et Poussin, en ont fait eux aussi du réalisme; mais ils choisissaient le bien, le beau et le vrai : vous ne choisissez que le mal, le laid et le faux : ils élevaient les âmes, ils touchaient les cœurs, qu'il me soit permis, par respect pour l'auditoire qui m'écoute, de taire ce que vous inspirez.

Le poète avait dit :

« Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
« Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux ! »

Mais le poète en faisait l'exception; les réalistes en ont fait la règle : pour eux, plus de sujets solennels destinés à nos temples, où la divinité et la sainteté rayonnent sur les fronts des personnages, portent l'âme à la vénération et à la prière; plus de héros pour nos palais et nos places publi-